

MONIQUE WITTIG

LES GUÉRILLÈRES

Elles disent qu'elles ont appris à compter sur leurs propres forces. Elles disent qu'elles savent ce qu'ensemble elles signifient. Elles disent, que celles qui revendiquent un langage nouveau apprennent d'abord la violence. Elles disent, que celles qui veulent transformer le monde s'emparent avant tout des fusils. Elles disent qu'elles partent de zéro. Elles disent que c'est un monde nouveau qui commence.

LES GUÉRILLÈRES

DU MÊME AUTEUR



L'OPOPONAX, *roman*, 1964.
LES GUÉRILLÈRES, 1969.
LE CORPS LESBIEN, 1973.
VIRGILE, NON, *roman*, 1985.

Aux Éditions Grasset

BROUILLON POUR UN DICTIONNAIRE DES AMANTES,
en collaboration avec Zeig Sande, 1976.

Aux Éditions P.O.L

PARIS-LA-POLITIQUE ET AUTRES HISTOIRES, 1999.

Aux Éditions Balland

LA PENSÉE STRAIGHT, 2001.

MONIQUE WITTIG

LES GUÉRILLÈRES



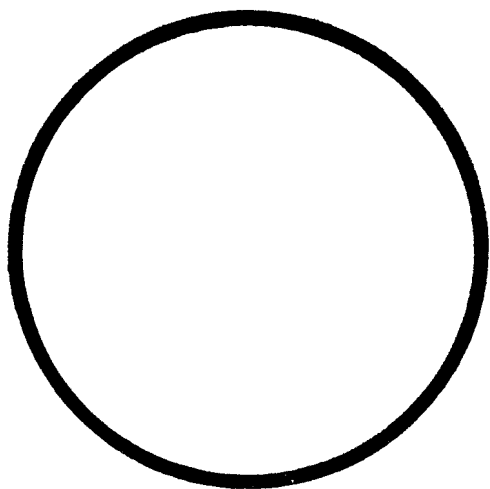
LES ÉDITIONS DE MINUIT

© 1969 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
www.leseditionsdeminuit.fr

ESPACEMENTS DORÉS LACUNES
ILS SONT VUS LES DÉSERTS VERTS
ON LES RÊVE ON LES PARLERA
LES OISEAUX DE JAIS IMMOBILES
LES ARMES COUCHÉES AU SOLEIL
LE SON DES VOIX CHANTANTES
LES MORTES LES MORTES LES MORTES

CONNIVENCES RÉVOLUTIONS
C'EST L'ARDEUR AU COMBAT
CHALEUR INTENSE MORT ET BONHEUR
DANS LES POITRINES MAMELLÉES
LES PHÉNIX LES PHÉNIX LES PHÉNIX
CÉLIBATAIRES ET DORÉS LIBRES
ON ENTEND LEURS AILES DÉPLOYÉES

LES OISEAUX LES SIRÈNES NAGEANTES
LES ARÊTES TRANSLUCIDES LES AILES
LES SOLEILS VERTS LES SOLEILS VERTS
LES PRAIRIES VIOLETTES ET PLATES
LES CRIS LES RIRES LES MOUVEMENTS
ELLES AFFIRMENT TRIOMPHANT QUE
TOUT GESTE EST RENVERSEMENT.



Quand il pleut, elles se tiennent dans le kiosque. On entend l'eau frapper les tuiles et ruisseler sur les pentes du toit. Des franges de pluie entourent le pavillon du jardin, l'eau qui descend aux angles a un débit plus fort, il y a comme des sources qui creusent les cailloux à l'endroit où elles touchent le sol. À la longue quelqu'une dit que c'est comme un bruit de miction, qu'elle ne peut pas y tenir, en se mettant accroupie. Certaines alors font cercle autour d'elle pour regarder les nymphes chasser l'urine.

Elles se font peur en se cachant derrière les arbres. L'une ou l'autre demande grâce. Alors on se laisse attraper dans le noir en disant malheur à celle qui est vaincue. Ou

bien on cherche, à tâtons en reniflant celle dont le parfum est honoré. L'amome l'anis le bétel la cannelle le cubèbe la menthe la réglisse le musc le gingembre le girofle la muscade le poivre le safran la sauge la vanille peuvent être honorés successivement. Les porteuses de ces parfums sont alors poursuivies dans le noir comme à colin-maillard. On entend des cris des rires des bruits de chute.

Il arrive que par temps gris elles se mettent à pleurer à chaudes larmes, en disant que sous le soleil les toits des maisons et les murs ont une tout autre couleur. Le brouillard est étendu sur l'eau sur les champs autour des maisons. Il pénètre derrière les fenêtres closes. Quelqu'une vient pour visiter la maison. Elle ne peut pas la voir. Les grands tableaux dont les couleurs sont violentes disparaissent derrière des vapeurs

orange. Elle se laisse tomber par terre alors en demandant qu'on la distraie. On lui raconte avec beaucoup de détails l'histoire de celle qui, parlant de sa vulve, a coutume de dire que grâce à cette boussole elle peut naviguer du levant au couchant.

Quelques-unes nagent en se laissant dériver vers les dernières taches du soleil sur la mer. À l'endroit le plus lumineux, alors que, aveuglées, elles tentent de s'éloigner, elles disent qu'elles sont assaillies par une puanteur insupportable. Plus tard, elles sont prises de vomissements. Elles se mettent à gémir alors en forçant sur leurs bras, en nageant le plus vite qu'elles peuvent. À un moment donné elles heurtent la charogne flottante d'un âne, les remous de la mer font surgir par moments des parties gluantes informes d'une couleur indicible luisantes. Elles disent qu'elles ont crié de

toutes leurs forces, en versant des larmes nombreuses, en déplorant que pas une brise marine ne se lève pour chasser l'odeur, en soutenant sous les bras et aux aines l'une d'entre elles qui s'est évanouie, tandis que les vomissures se multiplient autour d'elles à la surface de l'eau.

Si quelqu'une marche sur la côte c'est à peine si elle peut tenir debout. À travers les haies on aperçoit des colchiques blancs et violets ou des champignons à chapeaux roses. L'herbe n'est pas haute. Il s'y tient des génisses, nombreuses. Les maisons sont closes à partir des pluies d'automne. Dans les jardins il n'y a pas des petites filles qui jouent. Il n'y a pas des fleurs dans les plates-bandes. Quelques jouets sont à l'abandon, un cerceau de bois peint un olisbos rouge et bleu un ballon blanc un fusil de plomb.

On va au marché pour se procurer les provisions. On passe devant les étals de fruits de légumes de bouteilles de verre roses bleues rouges vertes. Il y a des entassements d'oranges orange d'ananas ocre de mandarines de noix de mangues vertes et roses de brugnons bleus de pêches vertes et roses d'abricots jaune-orange. Il y a des pastèques des papayes des avocats des melons d'eau des amandes vertes des nèfles. Il y a des concombres des aubergines des choux des asperges du manioc blanc des piments rouges des citrouilles. Sur les bras nus des jeunes vendeuses, des guêpes sont posées qui vont et viennent.

Les chasseuses ont des chapeaux marron foncé et des chiens. Aux coups de fusil qu'on entend, Dominique Aron dit que l'oiseau vole encore, que le lièvre court encore, que le sanglier que le cerf que le renard que le phacochère courent encore. On peut surveiller les environs. Si quelque troupe s'avance sur la route et que s'élève un nuage de poussière, elles la regardent s'approcher en poussant des cris à la cantonade pour que les fenêtres soient fermées et les fusils tenus derrière les fenêtres. Anne Damien joue à ma sœur Anne ne vois-tu rien venir, je ne vois que l'herbe qui verdoie et la route qui poudroie.

Un cheval attelé à une charrette passe le soir. La charrette porte un amas de betteraves coupées ou des pommes de terre ou de l'herbe fourragère. Longtemps avant et longtemps après son passage on entend les

CE QUI LES DÉSIGNE COMME
L'ŒIL DES CYCLOPES,
LEUR UNIQUE PRÉNOM,
OSÉE BALKIS SARA NICÉE
IOLE CORÉ SABINE DANIELLE
GALSWINTHE EDNA JOSÈPHE

sabots qui frappent le goudron de la route.
Le cheval qui avance n'est pas conduit par
quelqu'une.

Il y a quelque part une sirène. Son corps
vert est couvert d'écailles. Son visage est
nu. Les dessous de ses bras sont couleur
d'incarnat. Quelquefois elle se met à chan-
ter. Elles disent que de son chant on n'en-
tend qu'un O continu. C'est ce qui fait que
ce chant évoque pour elles, comme tout
ce qui rappelle le O, le zéro ou le cercle,
l'anneau vulvaire.

Au bord du lac il y a un écho. On s'y tient
avec un livre ouvert dont les passages pré-

férés sont redits de l'autre côté par la voix qui s'éloigne et répète. Au double écho, Lucie Maure crie la phrase de Phénarète, je dis que ce qui est, est. Je dis que ce qui n'est pas, est également. Quand elle reprend plusieurs fois la phrase, la voix dédoublée, puis triple, superpose sans cesse ce qui est et ce qui n'est pas. Les ombres couchées sur le lac bougent et se mettent à trembler à cause des vibrations de la voix.

On voit qu'elles ont entre les mains des petits livres dont elles disent que ce sont des féminaires. Il s'agit de nombreux exemplaires du même modèle ou bien il en existe de plusieurs sortes. Quelqu'une a écrit sur l'un d'eux un exergue qu'elles se répètent à l'oreille et qui les fait rire à gorge déployée. Quand il est feuilleté, le féminin présente de nombreuses pages blanches sur lesquelles elles écrivent de temps

à autre. Pour l'essentiel, il comprend des pages avec des mots imprimés en caractères majuscules dont le nombre est variable. Quelquefois il y en a un seulement ou bien la page peut en être remplie. Le plus souvent ils sont isolés au milieu de la page, bien espacés noirs sur fond blanc ou bien blancs sur fond noir.

Après que le soleil est levé, elles s'enduisent le corps d'huile de santal de curcuma de gardénia. Elles posent un pied en appui sur un tronc d'arbre. Les mains frottent alternativement leurs jambes dont la peau luit. Quelques-unes sont étendues. D'autres les massent du bout des doigts. Les corps nus brillent à cause de la grande lumière du matin. Un de leurs flancs est irisé d'un éclat doré. Le soleil levant fait de même quand il envoie ses rayons à l'oblique sur les troncs dressés et circulaires des arbres. Les arcs

de cercle ainsi touchés réfléchissent un peu de la lumière, leurs contours s'estompent.

Il se crée au-dessus des collines des marais tourbeux. La fange qui les constitue a la couleur du henné. Il s'y forme des bouillonnements, des éclatements en surface, des bulles. Le bâton que l'on remue dedans est arrêté par des corps visqueux et mous. Il n'est pas possible de les amener au jour. Dès qu'on fait pression sur eux, ils se dérobent, ils échappent. Elles disent que par moments les éclatements les bulles sont accompagnés de gémissements de murmures. Le soleil évapore les marais. La vapeur qui s'élève ainsi a une odeur nauséabonde.

MONIQUE WITTIG
LES GUÉRILLÈRES

Elles disent qu'elles ont appris à compter sur leurs propres forces. Elles disent qu'elles savent ce qu'ensemble elles signifient. Elles disent, que celles qui revendiquent un langage nouveau apprennent d'abord la violence. Elles disent, que celles qui veulent transformer le monde s'emparent avant tout des fusils. Elles disent qu'elles partent de zéro. Elles disent que c'est un monde nouveau qui commence.



Cette édition électronique du livre
Les Guérillères de Monique Wittig
a été réalisée le 26 novembre 2014
par les Éditions de Minuit
à partir de l'édition papier du même ouvrage
en grand format
(ISBN : 9782707300423).

© 2019 LES ÉDITIONS DE MINUIT
pour la présente édition électronique.
www.leseditionsdeminuit.fr
ISBN : 9782707345721

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr